



HAL
open science

Historiciser le masculin. Entre tensions et continuités

Alexandre Jaunait

► **To cite this version:**

Alexandre Jaunait. Historiciser le masculin. Entre tensions et continuités. Revue Française de Science Politique, 2014, 10.3917/rfsp.645.0974 . hal-03738213

HAL Id: hal-03738213

<https://hal.science/hal-03738213>

Submitted on 23 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LECTURES CRITIQUES

Historiciser le masculin. Entre tensions et continuités¹

Après une longue phase d'émergence, l'analyse de la masculinité a fait son chemin dans les études sur le genre et s'est imposée dans les sciences sociales à des rythmes variables et en fonction de résistances plus ou moins fortes selon les contextes nationaux. Des auteurs pionniers comme le sociologue américain Michael Kimmel ont problématisé dès la fin des années 1990 l'idée que les masculinités étaient « plurielles » et proposé d'analyser une ou des « crise(s) de la masculinité », thèmes qui ont largement circulé dans les sciences sociales et ont par ailleurs été l'objet de réappropriations politiques de tous ordres. De même, le concept de « masculinité hégémonique » forgé par Raewyn Connell a connu un succès important dans les arènes académiques et sa critique a largement permis d'ouvrir de nouvelles pistes de recherche attentives à l'historicisation de la masculinité. C'est dans la lignée de ces travaux que s'inscrit l'ouvrage dirigé par Anne-Marie Sohn, issu d'un colloque sur le genre et les masculinités. L'exigence d'une histoire relationnelle des sexes forme le fil conducteur d'un ouvrage dont les questionnements n'auraient pu émerger sans la « [...] la longue "phase d'accumulation" qu'a connue l'histoire des femmes et du genre [et qui] a construit les bases épistémologiques nécessaires à l'avènement d'une histoire des hommes et des masculinités » (p. 16).

Au-delà du discours nécessaire sur la pluralité de l'objet – il existe bien différentes masculinités, ce qui ne requiert pas pour autant nécessairement l'usage du pluriel² – *Une histoire sans les hommes...* offre à ses lecteurs/trices des hypothèses de recherche d'autant plus précieuses qu'elles ne célèbrent pas en vain la diversité des formes de la

masculinité mais ouvrent au contraire des possibilités de comparaisons historiques faisant émerger des continuités étonnantes relatives à l'objet historicisé. Ma lecture sera centrée sur ces continuités et les points de jonction d'un ouvrage composé de vingt-deux contributions d'intérêt parfois inégal et couvrant des périodes historiques aussi éloignées que la préhistoire et le monde contemporain.

Un des premiers points de convergence des contributions concerne la complexité d'une analyse relationnelle de la masculinité. Si la masculinité se construit bien en opposition à « quelque chose », ce quelque chose n'est pas toujours ou pas uniquement la féminité. Le texte de Christopher Fletcher, portant sur la « *manhood* » et l'histoire politique au Moyen Âge, invite ainsi le lecteur à analyser la masculinité dans les catégories de son époque pour éviter d'universaliser une opposition masculinité/féminité héritée du cadrage des études sur le genre contemporaines. Au 14^e siècle anglais, « être un homme » s'adosse à bien plus qu'une représentation inversée du féminin dans un espace totalisable par le genre : « Un "homme" se définissait plus par ce qu'il n'était *pas* que par ce qu'il était : un homme n'est au Moyen Âge ni une femme, ni un garçon, ni un animal... Aussi, conséquence importante, les femmes, elles aussi, pouvaient agir "comme un homme" lorsqu'elles possédaient les qualités requises telles qu'une conduite énergique, ou le respect du statut des autres, ou encore la distribution de largesses » (p. 56). La *manhood* ne se construit pas dans un espace simplifié de la binarité de genre, mais s'établit comme le respect d'un statut. Une conséquence fondamentale de cette proposition est que la *manhood* peut être très largement construite de façon hétéronome – comme quelque chose qu'on vous accorde ou qu'on vous refuse – et non pensée comme l'expression d'une identité interne. C. Fletcher montre ainsi que Richard II, dont la réputation de roi efféminé s'est imposée dans l'historiographie, n'était peut-être pas tant un monarque non-masculin ou efféminé qu'il n'avait été, au début de son règne, privé des prérogatives classiques de la masculinité royale (faire la guerre, dépenser de l'argent) par les interventions répétées

1. À propos d'Anne-Marie Sohn (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ? Genre et masculinités*, Lyon, ENS Éditions, 2013 (Sociétés, espaces, temps), 384 p., illustrations, figures.

2. En effet, parler de masculinité au singulier ne présuppose nullement qu'il n'en existerait qu'une seule, de même que l'analyse de la sexualité, comme objet historique, n'a jamais impliqué l'homogénéité des pratiques, des identités ou des régimes.

d'un conseil royal sapant son autorité. En ce sens, C. Fletcher est critique à l'égard d'une historiographie qui universaliserait les catégories contemporaines des études sur le genre. Le biais historiographique va plus loin si on extrapole quelque peu son argumentation puisqu'une lecture anachronique donne à voir un monarque sous l'angle psychologisant d'une identité de genre déviante à une époque où la *manhood* dépendait bien davantage d'une configuration politique l'autorisant que de manières de se comporter attribuées à la personnalité. Le travail de C. Fletcher questionne ainsi l'ensemble de l'épistémologie des études sur le genre à l'aune d'une approche historique qui interdit de penser que la masculinité ou la féminité auraient toujours été vécues sur le mode de l'identité ou d'une intériorité exprimée ou refoulée.

Ce travail sur le 14^e siècle anglais fait écho à l'analyse de Benedetta Borello sur les formes de la virilité dans les fratries de l'aristocratie romaine et siennoise de l'Italie des 17^e et 18^e siècles. Pour les jeunes aristocrates, les possibilités de « devenir un homme » étaient modulées selon la position d'ainé ou de cadets conditionnant l'accès à des masculinités clairement différenciées par le statut social et la position familiale. Tout comme dans l'Angleterre du 14^e siècle, être un homme dans l'aristocratie des grandes cités italiennes ne s'établissait pas uniquement en regard de la féminité mais de tout ce qui renvoyait à la bestialité et à la non-humanité : « La virilité authentique du gentilhomme adulte passait par la domestication de toutes les passions brutales et par l'exaltation de la maîtrise de soi. En d'autres termes, l'accès à l'âge adulte impliquait un processus de décantation (naturelle, mais pas trop) de tous les aspects les plus sauvages de l'être humain » (p. 268).

Certaines des contributions de cet ouvrage permettent ainsi de rendre compte, par une approche historique, de la nature configurationnelle des masculinités, ou pour le dire dans le vocabulaire de la sociologie, de la consubstantialité des rapports sociaux au sens où être un homme est largement tributaire d'un ensemble de positionnements sociaux mutuellement influents. Les contributions d'Ann Tlutsy sur la consommation d'alcool et la culture masculine dans l'Europe moderne, de Nicolas Hatzfeld sur les ouvriers de l'industrie automobile au 20^e siècle, ou de Xavier Vigna sur le virilisme ouvrier des années 1968 développent tout particulièrement des analyses en termes de classe décrivant le travail de

démarcation qui produit les hiérarchies sociales, sexuelles et économiques au sein de la sociabilité masculine. L'article de Florence Tamagne met également l'accent sur les processus de distinction des hommes gays des années 1970 cherchant à construire une figure du « gay macho » dont les modèles seraient empruntés à la classe ouvrière – et ce, bien que l'auteure n'insiste sans doute pas suffisamment sur le lien entre cette identité et la production d'une homophobie interne aux communautés gays. Plus généralement, l'ouvrage traite étonnamment peu du rapport qu'entretient la masculinité avec l'homophobie – concept certes peu pertinent pour certaines époques, mais qui prend tout son sens dans une approche généalogique cherchant à rendre compte d'une masculinité construite par la tentative d'expulser d'elle-même toute trace du féminin ou de ce qui le figure.

Au demeurant, l'aspect le plus novateur de cet ouvrage tient sans doute à la façon dont il permet de comparer deux modèles de masculinité relativement sédimentés et qui semblent traverser différentes époques et différents espaces géographiques. Ces deux modèles sont connus : d'un côté, une masculinité viriliste centrée sur l'exercice de la violence et la mise en avant de la force physique du corps masculin, de l'autre un modèle fondé sur la raison et le contrôle de soi, la résistance à la tentation et la maîtrise des émotions. Ces modèles traversent toute l'histoire de la masculinité et ont parfois été interprétés sur un mode chronologique comme le passage d'une masculinité à une autre, d'une époque ancienne à une époque moderne, ou d'une reconfiguration amenée par les crises de la masculinité selon les contextes. La plus-value d'*Une histoire sans les hommes...* tient cependant au fait que ces modèles peuvent être pensés, non comme une succession, mais comme une tension permanente ou une oscillation organisatrice de la masculinité dans le temps long. La contribution de Magalie Coumert sur les marqueurs de la masculinité entre l'Antiquité et le Moyen Âge, d'Antoine Destemberg sur les milieux universitaires médiévaux, de Kaspar Maase sur les militaires et les civils dans l'après-seconde guerre mondiale en Allemagne, ainsi que certaines des contributions déjà citées, montrent toutes à quel point deux régimes de masculinité apparemment oppositionnels forment au contraire un répertoire cohérent de possibles masculins qui structurent les identités et les comportements des hommes en proie au doute et au

trouble, aussi bien dans des arènes homosexuées qu'en regard des femmes ou d'épreuves inscrites dans les hiérarchies sociales et économiques.

La contribution de C. Fletcher sur la *manhood* du 14^e siècle anglais – décidément le texte le plus stimulant de l'ouvrage – fournit au lecteur l'interprétation la plus convaincante sur la récurrence de ces deux modèles dans l'histoire. En relisant la littérature médiévisite « classique » qui décrit le passage d'un modèle de force et de violence à un modèle de tempérance, C. Fletcher montre que ces systèmes cohabitent de façon concurrente, et à une même époque, dans des sources différentes, selon qu'on s'intéresse à la littérature médico-éthique, vulgaire, ou des élites. L'auteur va plus loin en proposant de comparer le 14^e siècle anglais au modèle antique de la *virtus* romaine et en établissant ainsi une analogie que le temps et l'espace pourraient sembler interdire. Cette réflexion passionnante permet de rompre avec l'idée d'une césure temporelle radicale et d'affiner l'hypothèse d'une transformation de la masculinité en remarquant que la succession d'un modèle à un autre se répète dans l'histoire. Les deux modèles de la masculinité forment ainsi une paire dynamique qui se répète dans le temps, ne permettant pas d'établir ou de rechercher un « avant » et un « après » d'une histoire unifiée de la masculinité. Force et contrôle font système, et c'est ce couple qui se transmet et représente une matrice d'organisation de la masculinité à l'œuvre dans différentes époques : « Une conception de l'homme basée sur la violence et l'honneur a ainsi survécu dans différents milieux culturels, dans différentes classes sociales et même (à moitié réprimée, peut-être) dans les valeurs d'hommes apparemment acquis à une masculinité de contrôle. Dans cette optique, l'histoire de la masculinité ressemblerait moins au passage d'un âge à un autre qu'à une série de reconfigurations d'une palette de thèmes remarquablement cohérents » (p. 65).

La démonstration de C. Fletcher est réellement passionnante et invite par surcroît le lecteur à déplacer le regard vers la période du Moyen Âge qui apparaît comme un moment fondateur de la structuration de ces deux modèles de masculinité si intriqués. La puissante influence de l'Église chrétienne à cette époque produit dans les institutions le modèle du clerc détaché de la chair et tout entier caractérisé par le contrôle de ses passions. Les textes de Ruth Mazo Karras sur le clergé et le mariage au Moyen Âge ou d'Antoine Destemberg sur les milieux universitaires médiévaux

rappellent que de nombreux historiens ont considéré le modèle du clerc comme l'avènement d'un « troisième genre » (on reviendra sur ce terme) ou d'une forme d'*emascularity* produite par la réforme grégorienne. Se démarquant de ces lectures, ces auteur.e.s considèrent au contraire que le monde des clercs médiévaux est hanté par la question de la masculinité et continûment traversé par la sexualité. Comme le montre R. M. Karras, l'Église d'après la réforme grégorienne tolère aisément la violation de la règle du célibat ou de la chasteté, mais condamne en revanche les comportements d'hyper-masculinité des prêtres qui dérangent l'ordre social. De même, dans l'université médiévale étudiée par A. Destemberg, les clercs ne partagent pas moins que d'autres hommes non soumis à la règle cléricale la logique de la domination masculine. Celle-ci est simplement contrainte de se reconfigurer dans un cadre où les prérogatives de la masculinité médiévale classique (féconder, protéger, nourrir) sont absentes. Il n'est alors pas étonnant que le moine Abélard, connu autant pour ses relations avec Héloïse que pour son émasculon, représente la figure tutélaire de la masculinité universitaire. Abélard permet en effet de modéliser la figure d'un intellectuel qui reste un homme et domine en tant que tel, et dont la force d'esprit tient lieu de virilité. Car, en effet, justification s'il en est, la perte de sperme affaiblit l'esprit et la « fécondité intellectuelle » (p. 234) si nécessaire à l'établissement d'une forme de masculinité en concurrence avec une autre. Cette interprétation, à contre-courant de l'idée d'une non-masculinité universitaire, invite de fait les lecteurs les plus ironiques à analyser nos propres arènes académiques dans des termes similaires permettant de dévoiler l'effarante course au masculin, faite de joutes verbales – une forme de chevalerie tenant lieu d'une autre –, de *disputatio* et autres polémiques gonflées d'honneur, qui trament si souvent les activités professionnelles des hommes enseignants-chercheurs.

Une histoire sans les hommes... forme ainsi une très belle somme de contributions qui autorise à formuler des hypothèses importantes sur l'histoire de la masculinité et à poursuivre un véritable travail de généalogie – en particulier relatif au Moyen Âge – pour comprendre les tensions organisatrices de la masculinité et dont on découvre l'étonnante stabilité historique. Une critique simple ne saurait ternir ce bilan, mais mérite cependant d'être formulée. Comme dans de nombreux ouvrages portant sur le genre, ce recueil de

contributions témoigne d'usages très variés des termes de sexe et de genre selon les auteur.e.s. Cette critique n'est pas neuve, et il ne s'agit pas ici de proposer un « meilleur vocabulaire » ou de rappeler de nouveau l'étrangeté de l'usage du terme « genres » au pluriel lorsqu'on s'inscrit dans une approche en termes de rapports sociaux. Après tout, le lecteur n'a souvent aucune difficulté à comprendre ce qu'un auteur entend par « genre masculin » ou « genre féminin ». Ce qui semble en revanche plus problématique tient à la démarche historique et pose une vraie question épistémologique pour certaines contributions. Ainsi, lorsque Florence Tamagne s'intéresse au « gay macho » des années 1970, elle mobilise au passage les théories du troisième sexe formulées à la fin du 19^e siècle par Ulrichs et Hirschfeld, et évoque l'idée d'une « inversion de genre » ou du refus de certains « homosexuels » de s'identifier au « genre féminin ». Ce qui peut poser problème ici tient au fait de raisonner avec des catégories qui n'existaient pas au 19^e siècle, ou n'avaient en tout cas certainement pas la même signification qu'aujourd'hui. Si la problématique même de « l'homosexualité » au 19^e siècle s'énonce effectivement dans le vocabulaire du genre et de l'inversion de sexe, on voit cependant difficilement comment les invertis auraient pu s'identifier, ou refuser de s'identifier, à un « genre féminin » qui suppose une distinction nette entre le domaine de la psychologie et du ressenti d'un côté, et celui de la biologie de l'autre. Raisonner et se penser en termes de sexe social suppose des conditions de possibilité historiques. À l'époque d'Hirschfeld, l'idée de genre (social) ne formait pas une catégorie disponible pour s'identifier, et son usage du terme de troisième sexe s'inscrit bien dans une période où sexe et sexe social n'étaient pas pensés de façon dichotomique, comme deux domaines de réalité ou deux ontologies fondamentalement différentes. L'ensemble des théories médiévistes d'un « troisième genre » des clercs soulève tout autant des questions sur les possibilités d'utiliser, pour qualifier des processus d'identification, des termes qui n'existaient pas à l'époque et qui renvoient à des concepts contemporains.

Alexandre Jaunait -
Université de Poitiers

— Penser les rapports sociaux de sexe : généalogie d'une théorie¹

« **D**u fait de mon sexe, de ma génération et de mon origine de classe, je me suis trouvée au croisement de quatre mouvements sociaux qui ont orienté mon itinéraire personnel, politique et théorique : le mouvement ouvrier, le mouvement de libération de l'Algérie, les événements de Mai 68 et le mouvement de libération des femmes. J'ai été partie prenante de ces quatre mouvements. D'une certaine façon, c'est ce dont "ma" sociologie témoigne » (p. 9). Ces premières phrases portent en elles tout le sens du dernier ouvrage de Danièle Kergoat : proposer une généalogie de « sa » sociologie des rapports sociaux de sexe, de classe, de race au croisement de l'histoire individuelle et collective et au croisement du politique et du scientifique. Aujourd'hui directrice de recherche émérite au CNRS, membre de l'équipe GTM (Genre Travail Mobilités) du CRESPPA², elle est considérée comme l'une des principales figures de la sociologie des « rapports sociaux de sexe » en France. Elle a notamment contribué à conceptualiser les notions de « division sexuelle du travail » ou encore de « consubstantialité » des rapports sociaux.

Position institutionnelle et engagement théorique

Danièle Kergoat fait partie de cette génération de chercheuses, entrées à l'université au début des années 1970, qui ont impulsé le développement des études féministes ou études sur le genre (bien qu'elle n'use pas de cette terminologie) en France. Dans ce contexte, son parcours intellectuel s'est inscrit dès le départ dans la lignée de questionnements collectifs et politiques. Cependant, moins qu'un témoignage sur l'époque faste de la sociologie de l'après 68, D. Kergoat propose ici une plongée dans son cheminement théorique propre à travers la (re)lecture de dix-sept de ses textes, initialement publiés de 1978 à 2009³.

Elle rappelle ainsi que son « moteur de recherche, c'est l'étonnement devant le fait que les dominés arrivent à trouver la force, le temps, pour se battre, résister... » (p. 29). Tout l'ouvrage – et son parcours de recherche tel qu'elle le reconstruit

1. À propos de Danièle Kergoat, *Se battre, disent-elles...*, Paris, La Dispute, 2012 (Le genre du monde), 354 p.

2. Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris.

3. On retrouve l'intégralité de sa bibliographie en fin d'ouvrage.